



L'exigence d'une réponse totale

Le Sens Religieux, Don Luigi Giussani, Ch. V

Comment se manifeste à nous notre cœur, cette intimité cachée au fond de nous ? Tout d'abord par des questions qui ne nous laissent pas en repos, et semblent exiger une réponse tout à fait hors d'atteinte de l'homme. Don Giussani, au début de son analyse du Sens Religieux, nous introduit dans ce questionnement dramatique profondément personnel.

Le niveau des questions

[L'élément religieux] est présent lorsque notre moi s'exprime par certaines questions : « Quel est le sens dernier de l'existence; pourquoi la douleur, la mort; à quoi sert de vivre? » Ou encore, d'un autre point de vue : « De quoi et pour quoi la réalité est-elle faite ? » Voilà le niveau de réalité de notre moi où se place le sens religieux : il coïncide avec cet engagement radical que nous avons avec la vie lorsque nous posons ces questions.

Depuis les temps les plus reculés, une des comparaisons le plus souvent utilisée pour parler de la fragilité et du mystère final de la vie humaine est celle des feuilles, feuilles mortes qui tombent en automne. Nous pourrions dire que le sens religieux caractérise le niveau humain de la nature; il s'identifie à l'intuition intelligente et à l'émotion dramatique que l'homme éprouve devant sa vie et ses semblables, qui lui font dire « Nous sommes comme des feuilles... »

« Où vas-tu, loin de ta branche, pauvre feuille fragile? » L'inspiration « leopardienne » de la poésie d'Arnaut se retrouve non seulement dans la littérature grecque mais dans toutes les

littératures du monde. Le sentiment religieux est là, au niveau de ces émotions, intelligentes et dramatiques disais-je, inévitables - même si le bruit ou la stupidité de la vie sociale semblent vouloir les étouffer :

*Et tout conspire à taire en nous,
un peu comme l'on tait
une honte, peut-être, un peu comme
l'on tait
une espérance ineffable.*

(R. M. Rilke)

Ces questions sont ancrées au fond de notre être : elles sont inextirpables, parce qu'elles sont la matière dont il est fait. [...]



L'exigence d'une réponse totale.

Dans ces interrogations, le ton est donné par les adjectifs et les adverbes : quel est fondamentalement le sens ultime de la vie, en vue de quoi la réalité est-elle créée ? Pourquoi vaut-il vraiment la peine que j'existe, que la réalité existe ?

Ces questions absorbent entièrement l'énergie investigatrice de la raison. Elles exigent une réponse totale qui englobe le champ entier de la raison en épuisant toute la « catégorie du possible ». La cohérence de la raison fait en sorte qu'elle ne s'arrête pas avant d'arriver à une solution totale.

*... Sous l'azur profond du ciel des oiseaux de mer s'en vont
ils ne s'arrêtent jamais parce que sur toutes les images est écrit
« plus loin ».*

(E. Montale)

Si le sens de la vie était dévoilé en répondant à mille questions et que l'homme ne trouve la réponse qu'à quatre-vingt-dix-neuf d'entre elles, il resterait inquiet et insatisfait. Il y a dans l'Évan-

Photo : Laura, PC Naples



gile un rappel incessant à cette dimension : « Que sert donc à l'homme de gagner le monde entier, s'il ruine sa propre vie? Et que peut donner l'homme en échange de sa propre vie ? » (Mc 8) Ce «lui-même» n'est rien d'autre que l'appel criant, indestructible et essentiel à trouver la signification de toutes choses. Et c'est justement comme cela que le sens religieux définit le moi : le lieu de la nature où est recherchée la signification de la totalité. [...]

Disproportion par rapport à la réponse totale

Plus on s'engage dans la tentative de répondre à ces questions, plus on en perçoit la puissance et plus on découvre sa propre disproportion par rapport à la réponse totale.

Ces questions inépuisables accentuent la contradiction entre la force, cet appel intérieur à l'homme, et sa capacité de recherche limitée. Et pourtant nous nous plaisons à lire un texte dans lequel nous percevons la vibration de ces interrogations et le drame de cette disproportion.



Disproportion structurelle

La réponse illimitée que notre moi exige est structurelle, c'est-à-dire qu'elle est tellement inhérente à notre nature qu'elle représente ce qui la caractérise. Si nous appelons provisoirement « Dieu » le terme indéfinissable de cet appel inscrit à l'intérieur de nous, Rilke en proclame l'aspect définitif dans une de ses admirables poésies :

*Voile-moi les yeux et je Te vois encore,
Rends-moi sourd et j'entends Ta voix,
Coupe-moi les pieds et je cours sur Ta route
Privé de paroles, j'entonnerai pour Toi des prières!
Tranche-moi les bras et je Te serre
Dans mon cœur, soudain devenu main;
Si tu arrêtes mon cœur, c'est mon cerveau qui bat,*

*Brûle-le aussi et mon sang alors
T'accueillera, Seigneur, dans chacune de ses gouttes.*

Dans un million d'années le problème soulevé par ces questions sera peut-être plus pressant, mais certainement pas résolu.

*Peut-être si j'avais des ailes
Pour voler au-dessus des nuages,
Et dénombrer les étoiles une à une,
Ou si, semblable au tonnerre, j'errais de cime en cime,
Peut-être serais-je plus heureux, mon doux troupeau,
Peut-être le serais-je, lune blanche.*

Cent cinquante ans après Leopardi, l'homme « erre comme le tonnerre de cime en cime » avec ses « jets » et « dénombre les étoiles une à une » avec ses satellites. Mais peut-on dire qu'entre-temps il est devenu un tout petit peu plus heureux ? Non, certainement pas. Il s'agit de quelque chose qui, par sa nature, est au-delà de toute action humaine. [...]

S'il n'admet pas la disproportion impossible à combler entre l'horizon dernier et la capacité des moyens humains, l'homme élimine la catégorie des possibles, suprême dimension de la raison. Car seul un objet incommensurable peut constituer une invitation infinie à une ouverture « structurelle » de l'homme. Dans sa vie, il a passionnément faim et soif de quelque chose d'ultime qui plane sur son horizon, mais qui est toujours au-delà. C'est la conscience de cela qui le transforme en un infatigable chercheur. [...]



Tristesse

À la présomption du pouvoir, chargée de censures et de reniements, correspond chez le particulier, chez l'homme réel, la grande tristesse, caractéristique fondamentale de la vie



consciente d'elle-même, « désir d'un bien absent » selon saint Thomas. L'incommensurabilité de l'objet réellement cherché proportionnellement à la capacité humaine d'« appréhension » met surtout en évidence l'expérience d'une possession fuyante par nature.

La tristesse surgit de la « force laborieuse qui nous fatigue à chaque mouvement »; et la « fatigue » de Foscolo devient l'« ennui », l'inquiétude « leopardienne » provoquée par

(...) un aiguillon qui me pique

*si bien que, même assis, je suis plus éloigné que jamais
du repos et d'une attache.*

Reconnaître la valeur d'une telle tristesse, c'est être conscient de l'importance de la vie et de son destin. [...] Si la tristesse est l'étincelle qui jaillit à cause de la constatation de la « différence de potentiel » entre notre destination idéale et notre incomplétude historique, la réduction de cette « différence », de quelque façon qu'elle advienne, entraîne son contraire logique : le désespoir.

Peut-être que cette réflexion d'un jeune, écrivant à son ami, a autant de poids que l'intuition de Dostoïevski (cf « A lire ») : « Si les choses étaient seulement ce que nous voyons, nous serions plongés dans le désespoir. »

Pour la beauté...

Textes pour approfondir

Le niveau des questions

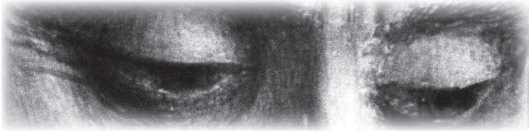
Un des plus beaux passages littéraires se trouve dans *Le berger errant en Asie*, là où Leopardi, depuis l'horizon sans fin, interroge la lune qui semble dominer l'infini du ciel et de la terre.

*Souvent quand je te regarde
Rester silencieusement
Sur l'étendue déserte de la plaine
Dont la courbe lointaine confine au ciel;
Quand je te vois me suivre
Avec mon troupeau, pas à pas;
Quand je vois le ciel scintiller d'étoiles,
je me dis en moi-même :
À quoi bon tant de lumières?
quoi bon l'immensité de l'air? Que nous
[sert
La profondeur infinie du ciel ? Que signi
[fie
Cette solitude immense? Et moi qui
[suis-je?*

Si la puissance et l'acuité de la sensibilité de Leopardi nous émeuvent, c'est qu'il exprime un aspect de notre personnalité, une contradiction insoluble : le «mystère éternel de notre être», que l'on retrouve dans son chant *Au sujet du portrait d'une belle dame sculpté sur son tombeau*.

*Une harmonie savante
Inspire par vertu naturelle au songeur
Des désirs infinis,
Des visions fières;
Ainsi sur une mer exquise, mystérieuse
Erre l'esprit humain
Comme à plaisir,
Nageant avec audace en l'océan
Mais qu'une dissonance
Heurte l'oreille,
Sur l'instant, ce paradis, s'anéantit.*

*Nature humaine, comment peux-tu,
Si tu es à ce point fragile et vile
Si tu n'es qu'ombre et poussière,
nourrir de si hauts songes ?
Et si tu as gardé quelque noblesse
Comment des causes aussi basses
[peuvent-elles
Si aisément susciter puis briser
Tes plus dignes élans?*



C'est le sujet dramatique des *Pensées* de Leopardi :

« Ne pas pouvoir être satisfait par aucune chose terrestre, ni - pour ainsi dire - de la terre entière; considérer l'ampleur incommensurable de l'espace, le nombre et la masse merveilleuse des mondes, et trouver que tout est petit et exigü pour la capacité de son esprit; S'imaginer le nombre infini des mondes, et l'univers illimité, et penser que notre esprit et notre désir sont encore plus grands qu'un tel univers; accuser toujours tout d'insuffisance et de nullité, et souffrir du manque et du vide, de l'ennui, tout cela est pour moi révélateur de la grandeur et de la noblesse de la nature humaine. »

Dans *Les possédés*, Dostoïevski raconte avec grandeur :

«... Il avait su toucher dans le cœur de son ami les cordes les plus profondes et provoquer en lui la première sensation, encore indéfinie, de cette sainte et éternelle tristesse que quelques âmes élues, après l'avoir goûtée, n'échangeront plus jamais avec une satisfaction à bon marché. Il y a des personnes ainsi faites qu'elles préfèrent cette tristesse à la satisfaction la plus complète (en supposant qu'une semblable satisfaction puisse exister). »

« Déjà, la seule idée permanente qu'il existe quelque chose d'infiniment plus juste et de plus heureux que moi me remplit tout entier d'une tendresse démesurée et de gloire, qui que je sois, quoi que j'aie fait. L'homme a besoin, plus que de son propre bonheur, de savoir et de croire à chaque moment qu'il y a quelque part une félicité parfaite et calme pour tous et pour tout... Toute la loi de l'existence consiste seulement en cela : que l'homme puisse toujours s'incliner devant l'infiniment grand. Si l'humanité était privée de l'infiniment grand, elle ne pourrait plus vivre et mourrait en proie au désespoir. »

F. Dostoïevski

Adieu ma Concubine, film chinois de Chen Kaige (1993).

Le film suit le destin de trois personnages pris dans la tourmente de la Révolution Culturelle. Tristesse de la jeune femme face à l'artiste qui a trahi son art et ses amis, devant le bloc écrasant de l'idéologie.



Mais certainement, en aucune page de la littérature ne sont mieux exprimés le caractère philosophique et le dynamisme existentiel quotidien de cette tristesse, que dans la dernière partie du *Soir d'un jour de fête* de Leopardi :

*... Ah! sur la route, non loin,
J'entends le chant solitaire
De l'artisan, qui revient dans la nuit tardive
Après s'être bien diverti, vers son pauvre gîte;
Et cruellement mon cœur se serre,
En pensant combien tout passe au monde,
Et sans presque laisser de trace.
Voici que s'enfuit
Le jour de fête pour faire place
Au jour banal, et le temps emporte avec lui
Toute l'aventure humaine. Où est le grand bruit
Des peuples anciens et la renommée
De nos ancêtres fameux? Où la grande
[puissance
De cette Rome, et le tumulte des armes
Dont elle faisait trembler la terre et l'océan ?
Tout est paix et silence, le monde entier*

*repose,
Personne ne parle plus des hommes du passé.
Dans ma prime jeunesse, à l'âge où l'on attend
Avidement la fête, comme maintenant
Au soir du jour écoulé, plein de tristesse et sans
[sommeil,
Je m'agitais sur ma couche; et au cœur de la
[nuit
Un chant que j'entendais s'éloigner
Peu à peu, par les sentiers,
Déjà me serrait pareillement le cœur.*